

## Un tour dehors

Que ce son lui parle!, il lui parle mal d'ailleurs : elle en a horreur. Quand la température dépasse le moins dix (dans le mauvais sens, bien sûr), ses pas lui donnent le la, ça crisse, ça siffle, ça déchire le silence; la neige ne se laisse pas faire, elle résiste, elle est de glace. Penchée en avant comme souvent, pour mieux contrer la vie et le vent, résolue dans sa démarche, sûre de ses pas, des petites lumières rouges s'allument pourtant, "attention ne va pas trop loin, il faudra revenir".

Mais elle n'a pas la tête à ça. Elle fonce, droit devant. Mal habillée, sans chaussures accrocheuses ou gants qui la protègent, mains dans les poches d'une veste un peu trop fine prise à la volée en sortant, en quittant son foyer où elle se consumait, seule. Elle n'avait pas les pensées sereines, l'urgence pointait. Il fallait sortir et se dépenser pour ne pas penser, ou pour mieux penser à comment faire pour bien faire.

Bien faire, voilà une phrase qui la résume. Elle est visible dans ses choix, dans ses décisions hâtives, dans ses changements radicaux, dans ses désirs et dans ses devoirs, souvent imposés par les autres. Ces deux mots l'ont toujours accompagnée ; bien faire. A force de le vouloir tellement fort, elle ne quitte pas le cercle infernal, angoissée d'abord, déçue ensuite, à chaque fois. Son devoir accompli, elle attend toujours un signe d'approbation, une voix, un accord ; pour avoir la paix, cette paix intérieure qu'elle ne trouvera que trop tard, plus tard, une fois ce besoin calmé, ou oublié. L'autre, père, mère, ami, amant, mari, ne lui a point été d'un quelconque secours: jamais reconnaissant, guère content, souvent absent.

Marsienne à l'origine, montée à la capitale et vite redescendue dans cette ville, presque village, au nom rouge et bizarre pour cette région figée dans les coutumes et la tradition. Mars, baignée par la neige et le lac, si petite et discrète qu'on la traverse par inadvertance.

Marjolaine de son prénom, elle est fine, elle a les épaules larges, larges comme ces mères qui ont parfois autant d'enfants que de mains et de pieds. Larges comme celles qui portent leur couvée et le père avec, les autres et ses peines, leur solitude et leurs peurs ; mais qui vont, qui foncent. Ses hanches n'ont pas eu le temps de grandir, fallait porter..., elles sont restées garçonnées. Jeune fille à la perle, adolescente âgée, tueuse de garçons vite dépassés et soudainement usagés, mère rapide et rapidement débordée avant de reprendre le contrôle, et d'y croire, deux, trois, quatre fois.

Elle n'est pas grande et elle est belle, et simple. Quand elle vous sourit, l'air s'enflamme, vous vous tâtez, vous ne croyez pas être éveillé mais dans le rêve d'un autre. Ce n'est pas possible, ce bonheur qui tombe sur vous, pourtant si. Alors, fort de ce constat, vous ouvrez la bouche pour parler, ça y est, vous avez dit quelque chose, une bêtise mais vous ne savez plus laquelle. Aucune importance, elle est déjà ailleurs, dans les yeux d'un autre, vous avez perdu, vous l'avez perdue. D'ailleurs, vous ne l'auriez pas gagnée, elle n'est à personne, elle est, tout court. Elle n'appartient qu'à elle-même, et encore.

Elle a quarante ans et des poussières. Des poussières que l'on trouve autour de ses yeux, qui se sont déposées là, à force de les ouvrir, ronds, étonnés, avides de reconnaissance et vite las, las de ces regards qui ne voient qu'une femme et pas la

femme. Ces ovales un peu sombres, comme sa vie, sont les seuls indices de sa qualité de mère, de femme fatiguée qui cherche encore, de jeune fille grandie trop vite. Mais il faut être fin observateur pour les remarquer, ces cernes ; l'œil bleu à l'iris complexe dont les dessins superbes varient avec son état d'esprit vous inspire et vous aspire : vous êtes au musée, au cinéma, en voyage, vous êtes loin, vous êtes chez elle.

Cheveux au vent reconnaissables entre mille, blonds l'été, sombres l'hiver, toujours forts et abondants, on pourrait s'y balancer, s'y bercer, s'y perdre et s'endormir, ses pas rapides la ramènent au point de départ, dans ses lieux et dans sa vie. La maison est grande, le jardin encore plus, elle aime s'y abandonner de temps en temps, sur un banc en pierre. Elle est solide et ne craint pas le dur, le recherche même, tant dans les choses que dans les hommes.

Une fois à l'intérieur, la maison semble abandonnée mais la chaleur est accueillante ; son visage devient vite rouge, comme ses mains (elles l'étaient déjà, gercées, râpeuses et pourtant fines, maternelles et délicates). Elle n'a pas beaucoup avancé et se demande toujours par où commencer à chercher une réponse quand on a tant de questions. Mais comme d'habitude, la vie reprend ses droits, au détriment de ceux de son esprit : le téléphone crie, fort, et derrière ce cri il y a sûrement un pépin, deux ennuis ou trois urgences. Quelque part au fond de ses pensées un soulagement, les questions peuvent attendre, c'est le temps d'agir et elle aime ça ; un sourire chaud et avenant pointe entre ses lèvres en entendant l'enfant au bout du fil.